

Les démocrates et les aristocrates



Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LES DÉMOCRATES,
ET
LES ARISTOCRATES
OU

LES CURIEUX DU CHAMP DE MARS
Comédie en un acte, en prose et vaudevilles.

NOMS DES ACTEURS.

M. de Bélisle, officier de la garde Nationale, impartial.
Père Ambroise, aveugle ; Jacob, son chien, tous deux aristocrates.
Frontin, domestique de M. de Bélisle.
Suzon.
Bertrand, niais.
Une sentinelle, amant de Suzon.
La Fleur, domestique, démocrate.
La Jeunesse, aristocrate.
Madame la marquise de la Branche du blason, aristocrate.
M. Le chevalier Durocher.
M. Séné, médecin, démocrate.
M. Rapine, procureur au châtelet.
M. Poignardin, auteur tragique.
M. de l'Écusson, généalogiste.
Un officier.
Un bourgeois.
Une patrouille.

LES DÉMOCRATES ET LES ARISTOCRATES OU

LES CURIEUX DU CHAMP DE MARS.

Comédie en un acte, en prose et vaudevilles.

Le théâtre représente le bas de Chaillot, en face du champ de Mars : l'on aperçoit, dans le fond, la rivière.

ACTE PREMIER

Scène première.

Père Ambroise, M. de Bélisle, Frontin.

M. DE BÉLISLE.

REprenez vos forces, mon ami, pouvez-vous un Jour comme celui-ci vous exposer dans la foule : sans moi, le pauvre diable étoit étouffé.

PÈRE AMBROISE ET SON CHIEN.

Que voulez-vous que je fasse, mon bon officier ? c'est la misère qui nous a chassés moi et Jacquot de notre gîte : nous n'avons rien mangé depuis deux Jours.

FRONTIN.

Ils ne mourront ni l'un, ni l'autre d'indigestion ; il parle de son chien comme de son ami.

M. DE BÉLISLE.

Mène, Frontin, ce pauvre aveugle à la plus prochaine auberge et paye pour un mois sa nourriture.

FRONTIN.

Le bon maître ! si tous les gens de qualité lui ressembloient, ils auroient bien plus de partisans.

PÈRE AMBROISE.

Le brave homme ! le bon humain ! grand merci, mon bon officier ; Je n'oublierai pas de vous recommander à la bienheureuse sainte Barbe et au brave S. George. Si Jacot vouloit sauter pour la nation, pour la loi, et pour le roi, comme il sautoit jadis pour le roi, la reine, monseigneur le dauphin, et toute la famille royale, j'vous ferions voir mon brave officier, que Jacot n'est pas si bête, j'ganerois ma vie comme autrefois avec lui. Chien d'aristocrate ! actuellement ton obstination fait que j'mourrons d'faim tous deux.

FRONTIN.

Ah ! le drole d'aveugle.

M. DE BÉLISLE.

Le pauvre homme !

PÈRE AMBROISE.

Ah ! dame, Monsieur, la nouvelle constitution nous casse le cou. On dit très-bien que la nouvelle est la meilleure, mais l'ancienne, il me semble, qu'elle est tirée de l'écriture sainte.

FRONTIN.

Écoutons-le.

M. DE BÉLISLE.

Voici du nouveau. Parbleu donnons nous le plaisir de politiquer avec cet aveugle. Comment l'entendez vous l'ami, et qui vous a dit que l'ancienne constitution venoit de si loin.

PÈRE AMBROISE.

Personne, mon bon officier, c'est que J'lavons trouvé, et vous l'trouverez de même si vous l'voulez ben. Faites le signe de la croix seulement et vous voirez ben qu'javons raison.

M. DE BÉLISLE.

Quelle folie ! Je ne vois aucun rapport dans ce signe, avec l'ancienne constitution.

PERE AMBROISE.

C'est dans les paroles, mon bon officier, c'est dans les paroles (avec gravité) au nom du pere, ça veut dire au nom du Roi, l'Roi n'est-y pas l'pere de tous ses sujets ? Au nom du fils, n'est-ce pas la nation qui renferme tous ses enfans. Et du saint-esprit, c'est la loi qui opere sur tout.

FRONTIN.

Pas si bête.

M. DE BÉLISLE.

En vérité, on trouve dans ces ignorans des idées que trente ans d'étude ne font pas rencontrer.

PERE AMBROISE.

Que dites-vous là, mon bon officier, est-ce que j'n'avons pas dit vrai ; Jacot n'en veut pas en démordre ; il a de la religion comme quatre, voyez-vous mon brave officier.

FRONTIN.

De la religion comme quatre, et c'est d'un chien qu'il parle ; en vérité cet aveugle est hérétique, sans le savoir. Qu'est-ce que c'est que de nous ! ou la religion va se nicher !

M. DE BÉLISLE.

Mon ami vous ne vous doutez pas de ce-que vous dites ; ne parlez pas de cela tout haut, vous serez pris pour un aristocrate... Un aveugle, un mandiant, aristocrate ! qui pourroit lui faire du mal. Non les esprits sont trop raisonnables, trop calmes aujourd'hui pour trouver mauvais une comparaison, une pensée ingénieuse. Allez, mon ami, allez vous rafraîchir, et ayez bien soin de vous : Frontin, tu lui donneras mon adresse ; je veux prendre soin de ce pauvre malheureux, mène le par le bras.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur, il m'amuse trop pour ne pas m'y intéresser : venez, venez, père Ambroise, je vais vous en faire boire du chenu.

PÈRE AMBROISE.

Adieu, mon brave militaire, j'allons prier pour vous le brave heureux S. Clair. Allons Jacot marche devant mon fils.

Scène seconde.

La marquise de la Branche du Blason, le chevalier du Rocher, M. de Bélisle.

MDE. DE LA BRANCHE.

C'est vous, mon cher Rocher, je suis hors de moi, j'étouffe, j'expire ; quoi c'en est donc fait ! plus d'espérance de contre-révolution.

M. ROCHER.

Tiens cet autre comme il y va une contre-révolution ; n'en parlons plus.

M. DE BÉLISLE.

Voici deux originaux, feignons de nous promener et amusons nous de leurs conversations.

MDE. DE LA BRANCHE.

J'en parlerai tant que Je vivrai ; quel nom croyez-vous que l'on ait fait succéder à celui de marquise de la Branche du Blason ? celui de madame Cornu ; Je serai actuellement madame Cornu ! et Je perdrai un nom illustre et les droits d'une race antique.

DU ROCHER.

Antique, bouquin, fagot, n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

N'en parlons plus ; oh ! Je ne renonce pas ainsi à mes prérogatives.

DU ROCHER.

Prérogatives de l'ancien régime ; n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

Je saurai bien défendre des droits transmis par mes ancêtres.

DU ROCHER.

Vos ancêtres, vos ancêtres, eh bien ! eh bien ils sont morts, n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

La noblesse se reveillera de sa léthargie, moi même Je parcourerai le royaume pour le soulever contre l'oppression des prétendus patriotes.

DU ROCHER.

Vous y perdriez vos pas, ainsi n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

Le peuple triomphe maintenant ; mais nous avons pour nous la patience, le tems, la souplesse et la raison ; mille moyens qui seront employés avec prudence, feront leur effet.

DU ROCHER.

Vous ne ferez, vous dis-Je, que de l'eau claire, et croyez moi, n'en parlons plus, vous ferez beaucoup mieux.

MDE. DE LA BRANCHE.

Mais maudit homme, que vous êtes, vous vous rendez donc du parti des démocrates.

DU ROCHER.

Des démocrates, des démocrates, et des aristocrates ; n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

Vous confident du feu roi, vous autrefois comblé des faveurs de la cour, le torrent de la popularité vous entraineroit, et vous ne frémissiez pas du renversement de toutes les idées anciennes.

M. DU ROCHER.

N'en parlons plus. J'avois quelques pensions, on me les diminuera ; eh bien ! cela ne m'empêchera pas de me promener tout à aise dans le palais-Royal, et de me voir entouré de nymphes de ce Jardin qui me demandent du sucre-d'orge.

(Il tire sa boîte.)

Tiens en veux-tu.

MDE. DE LA BRANCHE.

Allez, vieux fou, vous êtes bien digne de leur servir de Jouet.

M. DU ROCHER.

Écoutez donc, Mde. Cornu, ci devant marquise, de la Branche du Blason, chacun prend son plaisir où il le trouve : J'aime mieux cent Jolies figures que tous vos parchemins ; n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

Oui aussi bien, Je suis trop bonne de m'arrêter avec un radoteur de cette espèce.

DU ROCHER.

Et moi bien complaisant d'écouter une pareille béguelle ; n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

Insolent ! Si J'avois mes gens ici, Je t'apprendrois à manquer de respect à une femme de ma qualité.

M. DU ROCHER.

Adieu, Mde. Cornu, ma qualité ; oh ! n'en parlons plus.

MDE. DE LA BRANCHE.

(S'en allant d'un autre côté.)

Oh ! que Je t'arracherois volontiers les yeux si j'en avois la force.

Scène troisième.

M. DE BÉLISLE *seul.*

Il n'y a rien de plus original que la conversation que Je viens d'entendre. Ce lieu est un débouché aux personnes qui craignent la foute, mon devoir me prive d'être au champ de Mars. Parbleu amusons nous des discours des passans. La rencontre de l'aveugle. La conversation de ce chevalier si fameux ont piqué ma curiosité. Que d'originaux vont se rendre ici ; Je vois approcher une petite fille elle est ma foi jolie, elle donne le bras à un espèce de nigaud, c'est peut être son amant ou son frère, assayons nous ici et feignons de lire.

Scène quatrième.

Mademoiselle Suzon, M. Bertrand.

BERTRAND,

(En pleurant.)

Vous êtes la cause, Mademoiselle Suzon, que je n'verrons pas la cérémonie, vous l'avez faite exprès et vous vous êtes perdue comme ça de votre pere et de votre mere, pour venir roder autour de votre amoureux ; oh ! que je n'sommes pas si bêtes.

SUZON,

(Regardant, avec finesse, la sentinelle).

Qu'est-ce que vous voulez dire ? Voyez donc n'diroit-on pas à l'entendre que j'sommes une fille à chercher les garçons.

BERTRAND.

Oui, morbleu, vous en êtes une ; est-ce que vous croyez que j'avons la barlue ? Et que je n'voyons pas bon qu'il est là en sentinelle ? À d'autres, à d'autres, Mams'elle Suzon, je n'sommes pas un bénêt chez-nous parce que

mon pere me donne toujours des giffes ; mais aujourd'hui, j'avons l'esprit ouvert.....

SUZON.

En effet vous m'paraissez ben éveillé. D'où vient donc ce prodige ? Mais soyez assuré, Monsieur Bertrand, que quelle que soit votre pénétration, vous vous êtes trompé à mon égard : car si je me suis perdue dans la foule, C'est ben innocemment, et n'y a pas de ma faute.

BERTRAND.

Y n'y a pas de votre faute ? On a ben raison de dire que vous avez de l'esprit ! Et pourquoi qu'vous m'avez fait sortir du champ de Mars ? C'est ben mal à vous. J'avions l'ame et l'esprit ellevé là, et vous nous entraîniez ici où je n'voyons personne qu'un sentinel qui vous fait des niches, et puis vous l'y faites les yeux doux. T'nez, vous voyez ben, J'allons vous laisser avec lui, et vous vous retirerez d'embarras comme vous l'pourrez et J'verrons dumoins la cérémonie.

SUZON.

Ah, mon pauvre Bertrand, n'me laissez pas seule, vous seriez cause que mes parens me maltraiterions.

BERTRAND.

(Regardant la sentinelle).

Tatiguienne, comme y vous fait des salutations ; J'crois, par ma finte, qu'il vous présente les armes. Mais ça n'en est pas. J'voyons tous les Jours faire l'exercice et il est défendu en sentinelle de n'présenter les armes qu'aux officiers. Mais que de monde ! V'la pourtant le temps qui se charge. Si J'allions être mouillés ? Oh ça n'i fait rien. Ah ! ça ira, Quin, quin v'la des échafauds qui nous arrive ; bon, J'serons placés des premiers, parce que J'sommes les premiers venus.

Scène cinquième.

*Les acteurs précédens, Gagne denier, plusieurs citoyens et citoyennes,
Bertrand, Suzon, la sentinelle.*

GAGNE DENIER.

Allons gagne petit, dépêchons-nous ces braves gens voirons aussi bien que s'ils étions aux côtés du Roi, car ceux qui en sont éloignés n'sont pas trop en sureté au moins. Allons dépêchons-nous, à six sous les places.

LA SENTINELLE.

Qui vous a permis de vous placer là ? Ôtez vos planches de là, elles ne sont pas dans ma consigne.

GAGNE PETIT.

Vois cet haneton, quin, quin comme il fait son embarras, quand il seroit Malbrouck y n'feroit pas plus son méchant.

BERTRAND,

(Bas à Suzon)

Mam'selle Suzon, mam'selle Suzon, c'est vous d'arranger cette affaire là, si vous lui parlez, vous verrez qu'il laissera faire l'échafaùdeux et ça fait que j'voirons la carimonie.

SUZON.

Pour vous obliger j'allons le tenter, car pour moi je ne suis pas curieuse.

BERTRAND.

Ah c'est ben dit, tentez le ça fait que j'voirons toujours la confrédération. Allez donc allez donc.

SUZON,

(À la sentinelle).

M. le sentinel si sans vous déranger avec votre permission vous vouliez ben nous permettre que J'montions sur ces planches je n'dérangerions rien à la fête.

LA SENTINELLE.

Mademoiselle, une personne aussi aimable que vous n'a point de grace à solliciter ; notre général, d'ailleurs, veut qu'on ait des égards pour le beau sexe, ainsi vous pouvez, avec votre aimable compagnie...

SUZON.

Monsieur le sentinel, vous m'confusionnez,

BERTRAND.

(à part) :

Tatigué, comme al vous dégoise ben un compliment ! Oh, comme ça sera donc biau. Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,

LA SENTINELLE.

Montez sur ces planches et voyez, Mademoiselle à votre aise, et pour qu'il ne vous arrive rien je monterai ma garde a côté de vous.

UNE POISSARDE.

Tiens, vois donc comme y s'radouci, ne diroit-t-on pas qu'il nous prend pour des chiens, et comme cette petite mijorée a la préférence sur nous.

UN CITOYEN.

Qu'est que ça te fais, en est tu jalouse, monte toujours, tiens on a beau faire on ne détruira Jamais l'aristocratie des belles et des riches.

LA POISSARDE.

Ah, laisse nous tranquille avec tes contes.

Scène sixième.

La Fleure et la Jeunesse en livrée, et les acteurs précédens.

LA FLEURE.

Comment, comment encore cet habit proscrit ! tu veux donc mon cher la Jeunesse, te faire lanterner.

LA JEUNESSE.

Je ne suis plus en condition, mon maître m'a laissé mes habits qui ne lui étoient plus bon à rien, et moi qui n'ai pas d'argent pour en faire de nouveaux je conserve comme tu vois mon costume, et de désespoir je vais me faire cocher de place, c'est là où les blasons et la livrée jouent aujourd'hui un grand rôle.

[...] ^[1]

tout le monde, les femmes sur-tout, en montrent quelquefois une rage burlesque, témoin ma vieille marquise qui a jetté de fureur sa perruque et son ratellier par la croisée ; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que les dépouilles de ses charmes sont tombées sur la tête d'un garde national qui vouloit officieusement les lui rapporter. Heureusement que Je me suis trouvé sur ses pas pour l'en empêcher.

M. DE BÉLISLE.

Ceci est pour moi une vraie comédie.

LA JEUNESSE.

Tout cela est fort plaisant, mais je ne trouve pas de même notre situation, mon ami, la noblesse est un arbre dont les racines, il est vrai, nuisoient trop à la culture des autres plantes, mais nous étions les rameaux de cet arbre, et en le déracinant nous nous sentons de sa chute.

LA FLEURE.

Eh bien ! nous prendrons un autre état, tout est encore dans la confusion, c'est l'effet des grandes révolutions, qui diable ne se ressent pas de celle-ci... mais j'entend la musique, tien, c'est le Roi et la Nation qui arrivent ; courons vite.

(Ils sortent.)

Scène septième.

M. Poignardin, les acteurs précédens.

POIGNARDIN.

(Tenant un crayon et un manuscrit à sa main, se promenant à grands pas sur le théâtre).

Quel dénouement ! filles du Tartare, Euménides ! Inspirez-moi.....

(Continuant d'écrire).

Scène huitième.

Poignardin, les acteurs précédens, une patrouille dans le fond du théâtre.

UN CITOYEN.

Messieurs, je le suis depuis la rue Tarrane ; il y a quelques mauvais desseins, c'est un conspirateur d'une espèce nouvelle, il dit tout haut ce

qu'il a envie de faire.

M. DE BÉLISLE.

Ceci demande mon attention, voyons.

L'OFFICIER.

Taisez-vous, écoutons seulement.

M. POIGNARDIN.

Voici le coup le plus terrible ! la garde de ce côté, le Roi montant à cheval et le traître qui l'attant à son passage, il court, il se précipite sur son maître, et le Roi meurt.

L'OFFICIER.

(à ses gardes).

Et le Roi meurt, gardes, saisissez ce traître.

(Les gardes saisissent M. Poignardin au collet.)

M. POIGNARDIN.

Eh ! messieurs, que me voulez-vous ! vous vous trompez, je suis un bon citoyen ; je vous jure.

L'OFFICIER.

Infâmes tu projettes d'assassiner le roi.

M. POIGNARDIN.

Eh ! c'est le Roi de ma tragédie.

L'OFFICIER.

Comment ?

M. POIGNARDIN.

Oui, je vous l'assure, je me nomme Poignardin, poète tragique, et si vous en doutez, parcourez mon manuscrit, vous verrez que j'en étois au dénouement que vous m'avez fait manquer.

L'OFFICIER.

Me serai-je trompé, voyons, il a raison c'est un poète, quelle imprudence à nous : mille excuses, monsieur, sur la fausse alarme que nous a causée votre agitation, mais vous le savez, nous sommes entourés de traîtres, nous adorons le monarque et tout vrai François veille sur ses jours.

LE POÈTE.

J'approuve votre zèle, mais vous m'avez fait manquer le plus beau coup de théâtre de la scène dramatique, adieu, messieurs.

Cette garde nationale est bien indiscrete.

M. DE BÉLISLE.

Quelle leçon ! j'ai bien fait de ne pas paroître, mais voici encore deux figures extraordinaires.

Scène neuvième.

Rapine, Sené.

SENÉ.

Vous avez beau dire M. Rapine que votre état est perdu, il est vrai que l'on ne verra plus dans la robe des fortunes si rapides, mais aussi on ne dira plus c'est un fripon de procureur qui a ruiné vingt familles, on dira au

contraire c'est un honnête arbitre, un juge désintéressé, un ami de la paix qui se sacrifie au bonheur de ses concitoyens.

RAPINE.

Puis-je, de même que vous, admirer les ruines sur lesquelles s'élève cette constitution si vantée ! vous en raisonnez tout à votre aise, M. Séné, l'assemblée nationale ne sauroit décréter contre la mort, ni empêcher les malades d'avoir une sotte confiance dans les médecins.

M. SÉNÉ.

Avouez que la rapacité des gens de robe méritoit bien qu'on leur prescrivit des limites.

RAPINE.

Des limites ! est-ce qu'on en connoit actuellement : rien n'est sacré, et avouez que la charlatanerie de vos docteurs auroit grand besoin qu'on la réduisit au silence, et qu'un bon décret, meilleur que tous ceux qui ont bouleversé l'état, vous apprit que vous êtes les vrais ennemis du genre humain, et que les procureurs au contraire en sont le soutien et l'appui.

M. DE BÉLISLE.

Cette conversation ne finira pas gaiment ; mais elle m'amusera beaucoup.

SÉNÉ.

Est-il rien de plus dangereux dans un état que cet art perfide d'embarasser les meilleures causes et de semparer, grâce à la forme, du bien de la veuve et de l'orphelin.

RAPINE.

Est-il rien de plus criminel que l'ignorance d'un médecin qui empoisonne ses malades, au lieu de les guérir.

SÉNÉ.

L'étude d'un procureur ressemble à une caverne de voleurs, on y entre riche, on en sort gueux.

RAPINE.

Le laboratoire d'un médecin est comme l'antre du lion, on s'y rend avec confiance ; mais on n'en sort plus.

SÉNÉ.

Et cette succession de quatre cent mille livres dont vous avez sû si bien embrouiller le partage, qu'il est passé cent mille écus en frais de procédure.

RAPINE.

Et cette famille nombreuse qui ne subsistait que par son chef, qui vient de mourir entre vos mains des suites d'une légère indisposition que vous avez bien sû rendre grave, n'avez-vous pas exigé le paiement de deux cent trente neuf visites, de cent quatre vingt sept ordonnances, de cent cinquante seignées et quatre vingt médecines et de six cens lavemens ; n'a-t-il pas fallu que sa malheureuse veuve se dépouillât de ses dernières ressources pour vous satisfaire.

SÉNÉ.

Sangsue insatiable.

RAPINE.

Assassin breveté, empoisonneur enseigne.

SÉNÉ.

Voleur public.

(Ils s'arrachent leurs perruques).

Les autres acteurs accourent.

M. DE BÉLISLE.

Je l'aurois juré. Eh ? messieurs que faites-vous ?

BERTRAND.

Eh, bon dieu queu tapage.

UN CITOYEN.

Messieurs, laissons les faire ! c'est un procureur et un médecin, il n'y a pas de mal que cette engeance là se détruise elle-même.

Les précédens, une patrouille. [\[2\]](#)

M. DE BÉLISLE.

Doucement, doucement, messieurs, quel scandale osez vous donner à la France antiere assemblée pour jurer le pacte d'union la plus fraternelle.

SÉNÉ.

C'est un aristocrate.

RAPINE.

C'est un démagogue incendiaire, prenez garde qu'il ne vous échappe.

M. DE BÉLISLE.

Eh, messieurs, ne pouvez-vous pas manifester vos opinions, sans vous livrer à ces excès répréhensibles, vous paraissez d'un état qui commende la décence. Si l'auguste cérémonie qui va commencer, n'électrise point vos ames, laissez en tranquillement jouir les amis de la patrie. Entendez-vous ces cris d'allégresse.

BERTRAND.

Reprenons nos forces.

(Ils montent sur l'échafaudage. On entend une musique lointaine).

Courons, vois défiler les troupes.

M. DE BÉLISLE.

Voici encore un original, à sa tournure je le jugerois un Gascon, il a l'air bien sombre, s'il pouvoit voir avec ces bonnes gens, la cérémonie, peut-être ce coup-d'œil le dissiperoit-il.

BERTRAND.

Tien, regarde donc celui-ci et c'tautre qui vient par là ; oh, la la drôle de figure.

(Tous s'approchent sur la scène).

Scène dernière.

M. de l'Écusson, M. Poignardin, M. du Rocher ; Les acteurs précédens.

M. DU ROCHER.

Ah ; me voilà bien venu, j'ai couru par tout, je n'ai pu rien voir, n'en parlons plus.

POIGNARDIN.

Non, je ne trouverai Jamais mon dénouement cette pompe, cet appareil sembloit m'inspirer un coup de théâtre neuf, il est neuf en effet, mais il n'y a pas un citoyen qui ait la figure d'un traître, car tous adorent le monarque.

M. DE L'ÉCUSSON.

Tous ces gens m'ont l'air de démocrates. Il n'y a rien à gagner avec eux, retirons-nous.

M. DE BÉLISLE,

(l'arrêtant).

Mon ami, vous avez l'air agité : vous trouveriez-vous incommodé, auriez-vous besoin de quelque chose ?

M. DE L'ÉCUSSON.

Son ami, son ami, comme ces officiers nationaux se familiarisent !

M. DE BÉLISLE.

Monsieur, puisje vous demander qui vous êtes ? Je suis fâché de m'être mépris.

M. DE L'ÉCUSSON.

Je me nomme de l'Écusson, généalogiste.

M. DE BÉLISLE.

Seriez-vous par hasard de la classe des anciens gentils-hommes.

M. DE L'ÉCUSSON.

Si J'en suis, belle demande ; c'est moi qui les fais. J'ai donné l'existence à plus de deux cens marquis, six cens comtes, deux mille barons, sans compter les chevaliers de ma façon, dont le nombre surpasse celui des sables de la mer, tous ceux qui se sont adressés à moi pour monter dans le carrosse de sa majesté, ont eu à se louer de mes services, Je n'en ai menqué aucuns. Les gascons m'ont donné beaucoup de besogne ; c'est dommage qu'ils payent mal. J'en quitte un à l'instant qui m'a juré, en face de l'autel de la patrie, que son habit l'abandonneroit plutôt, que de se dépouiller de

ses titres. Que de noblesse ! quelle force de caractère ! en vérité ces gascons sont admirables.

M. DE BÉLISLE.

Vous ne me paraissez pas trop content de la révolution.

M. DE L'ÉCUSSON.

Elle m'écrase Je n'ai plus que de l'eau à boire. Hélas ! Je venois d'achever un arbre généalogique, qui remonte à plus de huit cens ans. Celui pour qui j'ai entrepris ce travail, ne veut pas me payer, disant que mon arbre ne peut lui servir de rien.

M. DE BÉLISLE.

Ma foi ! vous pouvez porter votre arbre ailleurs ; il ne prendra pas racine ici, Je vous conseille d'en faire du bois pour vous chauffer.

M. DE L'ÉCUSSON.

Que voulez-vous que Je devienne ? où voulez-vous que J'aile ; de grace, enseignez moi dans quel pays Je pourrai faire valoir mes talens.

M. DE BÉLISLE.

Monsieur le gentil homme généalogiste, je ne vois pas que vous puissiez prosperer nulle part ; toutes les nations se desabusent de ces chimères de noblesse, et l'on n'en voudra bientôt plus en aucun pays.

M. DE L'ÉCUSSON.

Funeste révolution ! fatale constitution ! allons puisqu'on me chasse de partout, Je vais de désespoir entrer dans une compagnie de chasseurs, à mon tour Je chasserai les autres.

M. DE BÉLISLE.

Mes dames et messieurs, prêtez votre attention : voilà le signal du serment civique. Entendez-vous cette musique ?

(tous montent sur la planche, excepté le poète)

BERTRAND.

Oh ! mon dieu que c'est donc beau !

(On entend le canon, tous tombent par terre)

Je suis mort.

M. DE L'ÉCUSSON.

C'est fait de moi.

LE POÈTE

Avec admiration.

Le beaucoup de théâtre ! ce sont les soldats que mon traître a terrassés ; voilà une scène véritablement tragique et drammatique.

M. DE BÉLISLE.

Personne n'est blessé heureusement.

M. DU ROCHER.

Tant de tué que de blessé, il n'y a personne de mort ; n'en parlons plus.

BERTRAND.

J'en sommes quittes pour la peur.

LE POÈTE.

Messieurs, cet incident m'a fait tant de plaisir que je ne puis mieux vous en témoigner ma satisfaction qu'en vous priant d'accepter des couplets que J'ai faits pour la fédération.

A V E R T I S S E M E N T .

J'ai promis deux pieces de comédie au public ; je lui donne d'abord celle qui sera la plus facile à jouer dans les provinces et dans la capitale.

Dans la seconde, le spectacle demande de grandes dépenses : tout ce qui s'est passé au champ de Mars le jour de la fédération, se trouve dans cette piece ; on voit avancer le roi avec le président de l'assemblée nationale vers l'autel de la patrie, et y prononcer le serment civique, et ce serment prononcé par le pouvoir exécutif en face du pouvoir législatif, produit au public une scène touchante ; voilà comme j'avois pensé que ce serment seroit prêté.

Le public murmure aujourd'hui de ce que la cérémonie n'a point été exécutée selon son attente, le temps a produit cet inconvénient, et le roi, en cela, n'a pas plus de tort que l'assemblée nationale, c'est ce que le public doit reconnoître, au lieu d'inculper le meilleur des Rois.

On trouve cette comédie chez la veuve Duchêne et au palais-royal, au cabinet littéraire.

1. [↑] Du texte manque dans l'édition originale. C'est le personnage de La Fleure qui semble dire la réplique qui suit. (Note Wikisource.)
2. [↑] Il n'est pas sûr que cette mention d'acteurs soit placée correctement dans le texte. (Note Wikisource.)

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- TlinaR
- Favete linguistis

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)